

Projette mon coeur

Julie Fauteux

Numéro 127, novembre 2010

Dilemme

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61814ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fauteux, J. (2010). Projette mon coeur. *Moebius*, (127), 109–110.

JULIE FAUTEUX

Projette mon cœur

Ils dorment. L'un, les bras croisés derrière la tête, dans la position où on allait le trouver le lendemain. L'autre, en travers du lit. Les pieds sur le mur, dans un monde renversé. Guettant, les bras un temps autour des genoux, l'arrivée d'un train. Jusqu'à ce que les mains tombent sur le drap, donnant d'un bruit mat le signal du départ.

Juste avant de trouver le sommeil, ils avaient murmuré chacun pour soi. Ils ne luttaient plus pour tenir les yeux ouverts. Leurs mots s'écrasaient incomplets sur l'oreiller.

Aussitôt couchés, ils avaient parlé longtemps sans se voir, séparés par la grande armoire entre leurs lits. Mais ensemble à fixer le trait de lumière sous la porte, laquelle répercutait leurs appels fous et leurs rires.

Dans l'espace abandonné par eux,
ai décidé d'écrire en secret.

Sur ce vide intouché. Ne me déplace pas encore. Hésite, comme après avoir frappé trop doucement à une porte. N'ose frapper une seconde fois.

Allume enfin. La lampe sur la table démasque le calme. Fait d'air et de silence imparfait, circulant entre les objets et mesurant de l'un à l'autre l'écart, qui, jusqu'au matin, demeurerait invariable.

Là, dans le rond de clarté qui appuie son oreille sur l'obscurité affaiblie, cherche la naïveté de la langue. M'éloigne de la table avec elle. Le soir fait trembler les pensées sur la feuille. Sur la fenêtre sans rideau, rejoins mon reflet pour le remplir tout à fait.

À travers l'envahissement de branches, vois le ruban de la rue qui s'étire droit devant en une chose rare. En son milieu, projette mon cœur. Sur sa fin, exigée par le contour de mon image sur la vitre, pose mon front. Quand l'immobilité de la rue se déchire pour moi, mon cœur s'effraie et me revient.

Sur les pavés, une maison détachée des autres approche. Elle me choisit. Elle s'ouvre. Le volume de la pièce respire dans mon dos et me pousse. Changer de lieu. D'ici à là, marcherais sur une fourrure assoupie. Obéirais à sa douceur. Ne saurais pas ce que je perds. Saurais ce que j'abandonne. Laisserais le trait de lumière sous la porte.

Dehors. La vraie nuit ne décide de rien. Mon regard avance en un faisceau qui s'entrouvre, telle une bouche sur le point de parler. Détaille le presque rien que la noirceur ne sait effacer. En un va-et-vient d'elle à moi, espère un changement. Ma tête s'incline en un oui interrompu. De ce côté de la fenêtre. Reste là. Arrêtée par son froid transparent.

Une pierre soulevée, la maison disparaît. Oubliant un fouillis de rails. Qui se pressent, se salissent. S'enchevêtrent. Grinent dans les courbes. Croissent et se nouent. Étranglent un dilemme en suspens comme un insecte de passage qui ralentit au moment de nous survoler. Retiens mon souffle. Perçois encore la ligne de son bourdonnement.

Un pleur me ramène près de la lampe sur la table. Le plus petit appelle. Assis sur son lit, d'un doigt il me montre son nez qui saigne. « Nez » dit-il, puis regarde sa main tachée. « C'est du sang », lui dis-je. Je le lave et l'embrasse. « Le mien, dit-il, sang. » Il se rendort très vite avec cette chose à lui. Il est déjà loin quand il croise les bras derrière la tête.

Retour à la fenêtre. M'appuie sur son œil qui ne cille jamais. Reprends de tout mon visage le vide intouché au-dessus des rails. Une nuit sans train.